PEGARRA

ou

La Légende de la Cruche.

Légende Basque.

C'est le matin.... Maïder, Gachina et Cathaline ont, au grand bois fleuri, devancé l'aurore, et dévalant en hâte vers le ruisselet qui galope au pied du coteau, elles ont, en la fraîche gaieté de leurs vingt ans, ri à perdre haleine de se trouver, à pareille heure, hors du donjon paternel.. Ce sont là les trois gentes damoiselles de trois braves et pacifiques seigneurs basques du Labourd, plus grands chasseurs que ferrailleurs, se souciant fort peu de frapper d'estoc et de taille.... Et quand parfois, à la tombée du jour, dans la grande salle du château, ils accueillent quelque menestrel errant, et qu'à son récit ils voient pleurer les beaux yeux de leur douce compagne, la colère les prend, que ducs de Normandie et comtes de Blois partent toujours en guerre!.... Mieux feraient-ils de seulement forcer en leur gîte sanglier et lièvre!

Or donc, les trois seigneurs d'Yesse, d'Arki et d'Yustéguy sont loin de se douter, qu'à cette heure matinale, leurs trois jeunes Grâces, obéissant à quelque gageure de la veille, contemplent à loisir le reflet d'un ciel rose de mai dans l'eau du joli ruisselet, et qu'éveillées, aussi réveillées que l'hirondelle fendant l'air, elles vont assister à quelque chose qui pourtant ressemble à un songe!

Voici en effet que, tout à coup, sur la verte clairière du bois, vient d'apparaître, aussi séduisant que dans un rêve, un chevalier fort gracieux....Il s'avance, en souriant, vers les trois jeunes filles émerveillées. Un grand lévrier le précède et revient bondir à chaque instant vers sa main caressante.

Maïder, Gachina et Cathaline sont tout émues à l'idée de devoir converser avec ce jeune inconnu, qui, sous son brillant costume, leur rappelle quelque poétique estampe des manuscrits paternels.... Une coiffe de velours cramoisi auréole ses cheveux blonds.... Un manteau également de velours, constellé de broderies d'or, descend à ses genoux étroitement guêtrés de cuir jusqu'aux éperons.... Une badine à pommeau d'argent se tord dans sa main nerveuse.

—"Bon jour vous soit donné, gracieuses habitantes de ce bois, s'écrie le chevalier, ô vous qui êtes sans doute les trois grillons des trois châteaux que je viens d'apercevoir sur ma route.... Quant à moi, j'arrive de bien loin, et le soleil s'est plusieurs fois couché sur le galop de mon cheval....Sachez seulement que je suis le fils d'un très haut et très puissant seigneur de Provence et que je cherche de par le monde, un remède à mes maux, car sous les couleurs d'une apparente félicité, je porte en moi un horrible tourment!"

—"Bienvenue à vous, gentil chevalier, répondirent les trois jeunes filles! Que notre ciel vous soit clément, que notre pays vous soit plus propice que ceux d'où vous venez.... Peut-être trouverez-vous ici quelque adoucissement à votre peine!"

—"Oui, peut-être vais-je enfin trouver auprès de vous le charme qui mettra fin au mauvais sort, qu'à mon berceau même jeta sur moi une fée haineuse et cruelle. Ma mère, pour me disputer à la tombe, se montra, c'est vrai, peu indulgente pour l'innocente troupe coassante des grenouilles, dont la moindre complainte troublait mon sommeil de frêle enfant et détournait mes lèvres d'un sein à peine pressé.... Vingt serfs dociles et patients reçurent l'ordre de battre les étangs avoisinant le château de mes pères, et il advint qu'ainsi ces étangs cessèrent d'être habitables pour certaines de ces fées qui ont coutume d'y danser en rond au pâle clair de lune....

"Enfant capricieux qui nous vaux cet exil, s'écria l'une d'elles, enfant qui pour boire au sein maternel nous fais chasser de ces lieux aimés, sois maudit! Jamais tu ne boiras à l'eau de nos fontaines, et si tu t'avisais d'y tremper tes lèvres, son cristal se changerait en fange.... Nous te poursuivrons de notre vengeance et jamais tu ne t'en affranchiras si tu ne rencontres en tes voyages la femme qui osera braver notre puissance! Sache seulement que le jour où, rompant le charme, tu boiras, ma baguette vengeresse frappera!"

"Hélas! la sorcière n'avait dit que trop vrai! Et jamais mes lèvres brûlantes n'ont pu goûter à la fraîcheur de l'eau....Ce n'est qu'à prix d'or et après bien des angoisses que mon père obtint, d'un vieil alchimiste, le secret d'un misérable élixir qui me permet de vivre, mais qui me verse le feu dans les veines!.... Oh! jeunes filles, si j'en croyais vos grâces exquises, c'est de vous que je devrais attendre mon salut, mais puis-je oublier que toutes jusqu'ici ont tremblé d'effroi malgré leur pitié! A quoi bon la promesse que je fais de mes trésors, de mes carrosses, de ma couronne ducale, de mes fiançailles, puisque la baguette vengeresse fera peut-être de ma libératrice une fiancée éphémère."

Un cri de triomphe répondit aux paroles du jeune duc:

—"Revenez ici demain et à heure pareille s'écria Maïder frémissante, et c'en sera fait à jamais de la malédiction que vous a jetée cette infernale fée! Et vous, mes amies, Gachina et Cathaline, chères compagnes de mes jeux, préparez vos atours pour mes noces prochaines. Allez dire à mon père que sa fille fera demain, au château, sa première entrée de duchesse!"

Une sorte d'extase grandissait Maïder tandis qu'elle parlait ainsi.... Quant à Gachina et Cathaline, surprises et bouleversées, et comme poussées par une force invincible, elles remontèrent le coteau et apprirent que les trois seigneurs paternels suivis de leur bruyante meute, venaient de partir jusqu'au lendemain pour la forêt d'Irati.

Maïder était restée seule, rayonnante d'espérance. Sa connaissance spéciale des secrets de la magie l'avait dès longtemps instruite sur les mille et un moyens d'en conjurer les menaces:

—"Ah! la baguette vengeresse frappera! répéta-t-elle sur un ton de défi.... Eh bien! tu es vaincue, vieille sorcière!"

Et se penchant vers les bords argileux du ruisselet où déjà commencent à s'ébattre fretins et libellules, Maïder se met à l'œuvre. Ses jolis doigts entrent courageusement dans la terre humide et noire. Le Rêve la guide dans sa tâche mystérieuse et illumine encore sa beauté! Ses grands yeux noirs vont successivement de l'horizon où maintenant le soleil est monté, à la vase immonde qu'elle pétrit inlassablement.... Interrompant parfois sa tâche, elle pénètre aussi dans la forêt et se baisse pour y ramasser maints produits, d'elle seule connus.... Déjà sous l'effort de ses mains elle a fait prendre à l'argile une forme étrange qu'accompagne une sonorité de grotte. Cette argile grandit, s'enfle, s'arrondit harmonieusement et se colore de reflets roses.

Ainsi travaille Maïder, tout le jour, et la nuit fut si courte qu'elle attendit l'aurore au pied d'un grand chêne, fière de son œuvre, confiante dans son destin et aussi dans la protection de Messire saint Michel....

Quand, matinalement, vint le jeune chevalier, quand vinrent, aussi matinalement, Gachina et Cathaline qui avaient passé leur nuit en prières, Maïder était debout, radieuse, portant sur son épaule un vase à reflets roses, sur les flancs rebondis duquel perlaient les gouttes d'une eau puisée à la source voisine....Et Maïder pencha gracieusement ce vase vers les lèvres du jeune chevalier qui à longs traits se désaltéra.... Mais, ô prodige! à peine venait-il de s'interrompre qu'un coup sec, frappé par une main invisible, brisa avec fracas le chef-d'œuvre de la subtile Maïder!.... Mais elle, debout sur les débris épars, allongeait déjà sa jolie main vers l'anneau nuptial du jeune chevalier....

Le charme était rompu: "Ma baguette vengeresse frappera" avait dit la mauvaise fée.... "et brisera!" ajouta Maïder triomphante.... La cruche avait en effet volé en éclats, mais les fiancés vivaient!....

C'est au son des cloches des trois beffrois que notre héroïne fit son entrée au château paternel pendant que les trois seigneurs revenaient aussi de leur chasse.... Quant au prince charmant si gentiment sauvé, il eut l'heur de plaire au très brave sire d'Yesse....

Bien des Maïder depuis, bien des Basquaises ont porté sur leur épaule, mais surtout sur leur tête, la cruche légendaire aux flancs arrondis, aux beaux reflets roses ...Elles n'ont point, pour cela, conquis la couronne ducale, mais lorsque, vers le jour finissant, elles reviennent de la fontaine, aidant d'un mouvement de leurs bras ou d'une ondulation de leurs hanches à l'équilibre de la cruche ruisselante, il semble que ces jeunes Basquaises, aux yeux noirs, soient aussi des fées charmantes échappées du palais du crépuscule, et que, voyageuses nocturnes traversant les vallées, elles n'attendent que l'aurore pour repartir!....

Un bail de 999 ans

En plein centre de New-York un terrain vient de donner lieu à un bail si curieux qu'il a semblé utile de l'enregistrer sur une pierre lithographique. Il est fort probable en effet, que le papier sur lequel fut rédigé le contrat sera détruit par l'usure du temps bien avant la date fixée pour son terme qui est le 3 décembre 2908. Bien entendu le prix du loyer annuel ne pouvait être établi pour une aussi longue période, aussi sera-t-il évalué à nouveau tous les 20 ans par un accord entre les parties ou les héritiers en présence d'un arbitre si besoin est. On estime à 150 millions de francs le total des loyers à payer pendant ce bail de 999 ans.

UN DRAME DE LA VIE

I

Une petite note—oh! bien courte, mais bien lugubre!—a paru dans tous les journaux annonçant le naufrage de l'"Etoile," navire qui faisait le trajet entre Buenos-Ayres et Marseille: on racontait que les passagers de l'"Etoile" avaient été sauvés et recueillis par un autre navire, qui avait aperçu les signaux de détresse des naufragés.

Eh bien! non, tous n'avaient pas été sauvés: un des passagers, Paul Rostain, a péri dans l'horrible sinistre.

Hélas! les victimes que fait la mer ne se comptent plus: on en parle à peine.

Pourtant, cet homme qui vient de trouver si tristement la mort à l'instant où il quittait la Plata pour rentrer en France, sa patrie, avait été un héros à sa façon. Héros de la vie intime. Il s'était sacrifié, il avait anéanti son bonheur de son plein gré,—par devoir.

La jeune femme qui l'attendait à Paris pour le payer de son abnégation ne pourra même pas pleurer sur sa tombe, car le corps de Paul Rostain n'a pu être retrouvé: il est descendu dans les abîmes insondables de la mer.

J'ai entendu raconter l'histoire de ce malheureux garçon. Elle m'a navré. Je vais vous la dire.

Paul Rostain avait, en 1883, vingt six ans. C'était un beau garçon, intelligent, travailleur, aimable, charmant causeur. Un jour, il rencontra chez une vieille amie de ses parents une jeune fille d'une distinction remarquable et dont le visage commandait l'admiration: tout de suite, il l'aima.

Il y a de ces adorations subites. Dans le drame de Shakespeare, quand Juliette a vu Roméo, elle dit à sa nourrice: "Tu vois ce jeune homme; eh bien! nul autre que lui n'aura ma main!" Paul Rostain se dit de même que pas une autre que cette jeune fille qu'il venait de rencontrer ne serait sa femme.

Elle s'appelait Lucie Dandrade. Son père était un riche manufacturier. Jusque-là, elle avait vécu dans une ville industrielle du Nord mais une de ses tantes l'avait, pour quelque temps, amenée à Paris.

Elle aima Paul Rostain. Les deux jeunes gens s'avouèrent leur passion. Et comme ils avaient tout pour être l'un et l'autre, leurs parents consentirent à ce qu'une union aussi désirable eût lieu.

"Quand tu fais des projets, dit un proverbe arabe, n'oublie jamais de compter avec le malheur".

Cette fois, le malheur fit bien voir qu'il est le maître terrible et qu'il a tôt fait de jeter à bas les rêves de joie qu'on avait formés.

Le père de Lucie se trouva tout à coup pris dans une série de désastres. Il avait voulu, en dehors de son exploitation industrielle, risquer quelques capitaux dans des spéculations hasardeuses. En peu de temps, sa fortune passa dans le goufre: ce fut la ruine.

Le malheureux avait eu à peine le temps de se rendre compte de cet effondrement. Quand il vit qu'il n'avait plus rien, son désespoir fut immense. Et non seulement il n'avait plus rien, mais encore il devait, et à la ruine allait s'ajouter le déshonneur: c'était la faillite.

M. Dandrade se trouvait comme anéanti, quand, un matin, quelqu'un demanda à le voir.

—"C'est un ami," dit le visiteur.

—Un ami? s'écria Dandrade; j'en ai donc encore!...."

Un homme entra. C'était un vieillard. Dandrade le reconnut pour l'avoir souvent aperçu dans la ville, pour en avoir plus d'une fois entendu parler. On le disait possesseur d'une fortune colossale.

—Monsieur, dit le vieillard, je ne veux pas vous importuner longtemps. J'irai droit au but. J'aime votre fille. Oui, moi, vieux comme je suis, j'ai été séduit par cette enfant, que plusieurs fois j'ai rencontrée sur ma route. Et je l'aime d'un amour qui ne raisonne pas et ne veut pas entendre raison. Toutefois, j'ai pu le contenir. Mais aujourd'hui une occasion m'est offerte, et je viens vous dire ceci: "Je sais votre "ruine; je puis vous relever: ac "cordez moi la main de votre "fille, et je lui reconnais en dot "une somme de trois millions, "qui lui permettra de vous sau-"ver". C'est là tout. Si ma proposition vous agrée, faites-le-moi savoir: je me tiens à votre disposition.

—"Mais, s'écria M. Dandrade, ma fille est fiancée!...."

—"Je le sais; mais, je vous le répète, j'aime d'un amour qui ne discute pas."

Il y avait du feu dans le regard du vieillard. Toute la vie qu'il portait en lui s'était comme concentrée là. On sentait qu'il avait maîtrisé longtemps l'amour dans son cœur, et que, tout à coup, il en sortait emporté, terrible, absolu.

Il y a des passions qui naissent comme cela, chaudes et violentes, sous les fronts recouverts de cheveux blancs: l'Hécla est un cratère couvert de neige.

Comme M. Dandrade restait sans rien dire, le vieillard se retira.

Lucie entra à ce moment.

—"Tu vois cet homme qui vient de sortir, lui dit son père: eh bien! il a appris le malheur qui nous frappe, et il t'offre une partie de sa fortune, si tu veux l'épouser."

La jeune fille blêmit.

—"Mais, demanda-t elle, est-ce que je ne suis pas promise à Paul?"

—"C'est ce que j'ai répondu," dit M. Dandrade.

Lucie demeura rêveuse un instant. Puis elle eut une sorte de sanglot et des pleurs vinrent à ses yeux. Elle se fit alors raconter par son père qu'elle était l'étendue de sa ruine, qu'elles devaient en être les conséquences: elle voulut tout savoir.

Le soir, quand, ainsi qu'à son habitude, Paul Rostain arriva, Lucie l'appela hors du salon.

—"J'ai à vous parler," lui dit-elle.

Paul la suivit.

"Voilà, reprit-elle. Vous savez que je vous aime, et vous savez que je devais être à vous. Je me reprends. Je ne m'appartiens plus. Je suis à mon père. Il y a un homme qui m'achète trois millions, et cette somme, il la faut à mon père pour être sauvé."

Paul crut que Lucie était folle, mais elle lui donna tous les détails, et il dut se rendre à l'évidence.

—"Eh bien! s'écria la jeune fille, vous ne dites pas un mot. J'ai besoin de courage, et vous paraissez m'abandonner! Est-ce que j'ai tort de faire ce que je fais?"

Paul continuait à se taire. Il lui semblait qu'on l'étouffait. Enfin, il repondit:

—"Non, vous avez raison."

Ces deux malheureux faisaient le sacrifice de toute une vie de bonheur avec une simplicité héroïque.

II

Ils ne parlaient plus. Un silence profond les enveloppait. Lucie s'était assise sur le même banc où, si souvent, elle était venue s'asseoir avec son fiancé. Elle écoutait la voix des souvenirs qui chantait dans son cœur; son sein se soulevait nerveusement, par secousses; elle étouffait.

Paul la regardait.

Sa passion lui montait au cerveau, par bouffées, comme les vapeurs d'un vin qui grise.

Tout était donc fini! Cette femme qu'il avait aimée de toutes les forces de son âme neuve, elle était à un autre! Oui, à un autre, ces beaux cheveux qu'il avait caressés! à un autre, ces lèvres sur lesquelles il avait pris avec un premier aveu une première caresse! à un autre, ces yeux où il avait puisé la vie et dont les regards s'étaient si longtemps fixés sur lui! à un autre, toute cette belle jeune fille! à un autre son amour peut-être!....

Parmi les herbes mouillées par la rosée du soir, Paul s'était agenouillé. Il prit la main de Lucie dans les siennes. Tout à-coup il étreignit la jeune fille dans ses bras, il la serra violemment, et, avant qu'elle ait eu le temps de résister, il l'attira à lui et mit sa bouche sur sa bouche dans un baiser long et doux.

Puis, il se releva, tout pâle, en baissant la tête.

Lucie était debout aussi. Elle frémissait. Elle était comme un de ces instruments sonores qui vibrent encore lorsque la main du musicien les a abandonnés. Elle chancelait.

Alors, Paul voulut la soutenir; mais elle s'écria, saisie de peur:

—"Oh! non, Paul non!.... je succomberais!...."

Elle avait mis dans ces mots toute la pureté de son âme. Paul sentit combien il y avait de franchise ingénue, de suprême chasteté dans cette exclamation soudaine. Un profond respect le saisit. Il comprit la souffrance de enfant; il se dit qu'elle était noble et grande de savoir resister, et des larmes lui coulèrent des yeux en devinant quelle confiance sans bornes elle avait en lui, puisqu'elle lui faisait l'aveu de sa faiblesse.

—"Lucie!" dit il.

Elle le regarda.

—"Lucie, reprit-il, je partirai...."

Elle le regardait toujours. Ses cheveux, sous l'emportement passionné de Paul, s'étaient défaits. Elle tendit sa main au jeune homme en disant simplement:

—"Merci!"

Paul prit la main qu'elle lui tendait, la pressa.

—"Adieu donc, Lucie!" fit-il doucement.

"Paul, au revoir!" dit-elle.

Et comme le jeune homme secouait la tête d'un air triste:

—"Nous nous reverrons, ajouta-t-elle, quand nous serons plus forts...."

Elle souriait presque, la malheureuse!

Mais lorsque Paul se fut éloigné, qu'elle n'entendit plus son pas, toute sa force l'abandonna. Elle avait usé toute son énergie. Elle poussa ce seul cri:

—"Parti!

Et elle tomba raide sur le gazon.

III

Quand Lucie revint à elle, il était tard.

Son père avait vu qu'elle était avec Paul: il n'avait point voulu troubler l'entretien des deux jeunes gens. Lucie rentra. Elle monta dans sa chambre, se mit à la fenêtre, rêva, pleura....

Le lendemain, elle alla vers son père.

—"Tu sais, dit-elle, c'est entendu: j'épouse ton riche monsieur d'hier matin."

Elle semblait gaie.

Dandrade, jugeant le sacrifice, la serra sur son cœur:

—"Ah! ma pauvre petite, s'écria-t-il, je t'ai donné la vie, tu me donnes l'honneur!"

Le lendemain, Lucie apprit que Paul était parti pour Marseille, d'où il devait s'embarquer pour Buenos-Ayres.

Deux ans se passèrent. Pendant ces deux années, pas une fois les deux jeunes gens ne s'écrivirent. Mais tous deux se sentaient unis malgré la séparation.

Un matin, le mari de Lucie mourut subitement. Il avait été frappé d'une attaque foudroyante. La jeune femme était délivrée, son sacrifice prenait fin.

Aussitôt elle s'enquit auprès des parents de Paul Rostain du lieu où était leur fils, et elle lui adressa ces mots par dépêche:

"Je suis libre; venez prendre votre femme."

Elle reçut cette réponse:

"Merci; je m'embarque par le premier navire en partance."

Hélas!.. le malheureux n'est point revenu! La fatalité s'acharnait contre lui, et il était écrit que, près de toucher au bonheur, il ne l'atteindrait jamais. Il n'y a eu qu'un noyé dans le sinistre de l'"Etoile,"—et ce noyé, c'est lui! La femme aimée qui l'attendait pour se donner tout entière à lui ne l'a pas même revu!

LA RIPOSTE.

—Ecoute....

—Tu rêves, femme!

—J'en suis sûre.

Ricard jeta un coup d'œil sur la salle basse de son auberge.

Des gens buvaient en jouant aux cartes.

—Je te dis qu'on frappe à la porte du jardin!

Et Mme Ricard, comme si elle s'attendait à voir paraître un commissaire de la commune, sans souffle, à demi morte, s'effaça contre la muraille.

Jean Ricard poussa vivement la porte vitrée qui menait à une chambre, inhabitée depuis deux ans, et y entra.

C'était la chute du jour. Par les carreaux voilés de rideaux rouges, filtrait une lumière rougeâtre et douce.

Il ouvrit une seconde porte qui donnait sur un potager.

Un homme se tenait blotti dans l'encoignure.

—Le citoyen Ricard?

—C'est moi, dit l'aubergiste en reculant. Que me veux-tu?

—Je suis émigré .... on me poursuit .... je suis perdu .... j'ai sauté par dessus le mur du jardin.... cachez-moi!

Il parlait, tout essoufflé, les yeux pleins de terreur.

Jean sursauta, il connaissait les lois. Donner asile à un émigré, si on l'apprenait, c'était la guillotine, l'auberge confisquée, vendue .... à Carrousset, l'aubergiste du coin, peut-être?

Il réfléchit une seconde, le regard bien loin vers l'horizon.

—Entrez!

L'homme entra.

Il avait l'allure d'un gentilhomme. Son habit de drap bleu lui moulait le corps. Il portait un gilet de velours au crochet dernière mode, des bottes à revers gris: petites, ses mains disparaissaient sous de la dentelle. Un grand chapeau de feutre noir ombrageait son front et ses yeux vifs, intelligents, étranges. Le col de son habit était blanc de poudre dont il abusait au point de se farder les joues.

Il paraissait vingt-cinq ans à peine.

—Vous passerez la nuit chez moi.

—Je partirai à l'aube.

Picard revint songeur dans la salle d'auberge. Il lui semblait vaguement avoir déjà vu cette physionomie-là.

—Eh bien?—lui demanda à voix basse Mme Ricard quand il rentra dans la salle commune.

—Tu avais raison, on frappait.

—Alors?

—C'est un émigré!

—Un....

Elle manqua d'étouffer.

Il la fixa d'un regard tel, qu'elle se redressa.

—Je lui ferai à dîner,—répondit-elle simplement.

M. et Mme Ricard tenaient à Montagne du-Bel-Air, Saint-Germain débaptisé, l'auberge du "Plat d'Argent."

C'étaient de bonnes vieilles gens de l'ancien temps, que les jacobins surveillaient, car on les disait restés fort attachés au passé.

Lui, propret, coquet, pomponné, poudré, un aubergiste Louis XV, les cheveux blancs noués en queue, une culotte à carreaux anglais sur des bas noirs bien tirés, dans des souliers à grandes boucles d'argent. Elle, accorte, mignonne, court vêtue, toujours enjuponnée de pâle et corsetée dans une vieille soierie pompadour, avec le plus gentil petit tablier du monde sur le cœur. A peine remarquait-on ses boucles blanches sous le coquet bonnet de dentelles qui les emprisonnait.

Ses soixante ans lui pesaient peu. Ils avaient fait un mariage d'amour en 1741.

L'auberge, astiquée, brillante, sentant le chêne et la cire, la bonne cuisine et le vieux vin, était renommée de Paris à Pontoise.

Tous les rouliers de la grand'route attachaient leurs chevaux à la treille de fer forgé qui courait sur les barreaux argentés de la façade.

Bon gîte, bonne cuisine, braves gens, il n'en fallait pas davantage pour que l'auberge fût toujours pleine. C'est ainsi qu'autour des tables cirées, luisantes comme des miroirs, une douzaine de bonnes gens de Saint-Germain jouaient au piquet.

Et comme les cartes avaient été révolutionnées, ainsi que tout le reste:

—Quinte à la citoyenne!

—A moi la république de pique!

—Une et indivisible!—reprirent gravement les autres, pour n'être pas suspectés de non-civisme, tous bourgeois de bonne humeur placide, d'esprit calme et de mœurs tranquilles, comme la plupart des Français de ce temps-là.

Contre l'auberge de Jean Ricard, Carrousset, l'aubergiste du coin, ne décolérait pas.

On le voyait déjà, en 1788, des heures entières, bras croisés, la serviette en bataille, bombarder de ses yeux mauvais les bonnes gens qui montaient les trois marches du "Plat d'Argent"; la grande salle du "Martin-Pêcheur" ne résonnait jamais que de ses pas rageurs. Cela ne pouvait durer.

La Révolution arriva. Il attendait d'elle la clientèle. Il se fit jacobin farouche pour qu'elle vint. Elle ne vint pas.

Jean Thurot, l'apothicaire, entra au "Plat d'Argent" et prit sa place aux côtés des joueurs: puis il glissa une grosse chique de tabac dans sa bouche et dit:

—Le fils Carrousset est revenu.

—Ah bah...—répondirent les autres par politesse.....

—Vous ne le saviez pas, père Ricard?

Ricard qui, dans l'âtre, surveillait une bouilloire de cuivre, leva la tête.

—Carrousset?.... le fils?.... Ma foi non, citoyen Thurot!

—Je ne l'ai pas vu, personne du reste ne l'a vu; je tiens la nouvelle de la citoyenne Péru qui a fait avec lui, dans le dernier coche, le voyage de Fontainebleau à Paris.

Comme on ne l'écoutait pas, il continua sur un petit ton tranquille:

—Il vient de Lyon.... il était avec Fouché.

—Oh!.... dirent les joueurs.

Tous se regardèrent effrayés: heureusement personne n'avait pu entendre leur exclamation. Il y en avait assez pour passer par la guillotine.

D'un commun accord, ils reprirent vivement le jeu.

—A toi, citoyen!

Et les cartes voltigèrent rapides, en se poursuivant légères et gaies.

Dans un frou frou soyeux, la citoyenne Péru se faufila preste et coquette dans le salon d'auberge. Elle portait une belle robe de soie jaune serin. De larges rubans verts, illustrés de bonnets phrygiens, par prudence, lui prenaient à la taille, pour aller battre ses talons.

Un chapeau de paille à grands bords plats, avec un fond énorme en forme de citrouille, se perchait audacieusement sur ses cheveux noirs; du satin tricolore l'alourdissait encore.

Les hommes s'arrêtèrent de jouer. Chacun d'eux envoya à la belle un aimable sourire. Il y eut un moment pendant lequel tous se carrèrent sur leurs chaises, avec un air goguenard, suffisant et ridicule, tous jusqu'à Longvêtu, qui, malgré ses soixante-dix ans, arrangea négligemment la cravate noire qui engorgeait son cou.

Que faut-il vous servir, belle enfant?

—Du muscat, citoyen Ricard!

Belle enfant avait, par sa sagesse, désespéré trois recrutements de jeunes gens, depuis les volontaires jusqu'à la dernière levée en masse; il fallait ajouter les bourgeois de Saint-Germain et ils étaient nombreux.

Elle tendit gentiment à l'aubergiste un mignon flacon de cristal, en forme de lyre.

Pendant que Ricard le remplissait, elle lui murmura très bas, près de l'oreille, si près que Mme Ricard en rougit.

—M'sieur Jean, le fils Carrousset est dans votre potager.

—Hein!

Il la regarda avec des yeux effarés.

—Je l'ai vu enjamber le mur..

—En êtes-vous sûre?

—C'est pour ça que je suis venue.... on ne sait pas... Faut vous défier .... le père veut votre auberge.

—Bah!.... vous plaisantez, citoyenne!

—Il avait une redingote bleue.

Le vieux Ricard sursauta, le flacon faillit lui échapper des mains.... les tables, les convives et les vitraux à cabochons tourbillonnèrent dans sa tête.

Il poussa un gémissement, puis il porta la main à son front qui perlait de sueur, et, d'une voix grave:

—Il est reparti.... merci.

Elle sortit.

—Jean!

Il restait gauche de stupeur, sans comprendre, avec un anéantissement de brave homme devant la méchanceté inouïe des hommes.

—Non, c'est pas possible!

Ses joues se creusèrent dans une expression fataliste et navrée qui faisait mal.

—Qu'as-tu mon homme?

—Rien.

Il redressa sa haute taille.

—Rien!.... Et il alla verser le café brûlant, dans les bois à fleurettes bleues des joueurs, tandis que sa femme le regardait ébahie.

Neuf heures sonnèrent. Ricard verrouilla la porte. Mme Ricard sortit en cet instant de la chambre de l'émigré, avec les restes d'un souper.

—A-t-il mangé?

—Oui.

—Va te coucher!

—Mais toi?

—Tu sais que je vais ch[illegible] sanglier demain dans la fo[illegible]

—Alors?

—Je nettoie mon fusil.. [illegible] monte.

De ses vieilles mains t[illegible] tantes, il décrocha son f[illegible] chasse, suspendu au-dessu[illegible] manteau de la cheminée pa[illegible] bois de cerfs.

Il le chargea à balle.

Accoudé à la table, devant [illegible] chandelle fumante, il réfléchissa[illegible]

—Pauvre gars.... bien sûr il a[illegible] dû faire quelque bêtise à son père .... le voler .... sait-on? Il ne serait certes pas venu nous faire du mal.... Ce n'est pas possible .... Et si....— Il se leva avec une vigueur qu'il ne se connaissait plus.—Si c'était vraiment quelque machination du Carrousset pour voler l'auberge. Bon sang!.....

Il écrasa son poing sur la table.

—Ouvrez!

Une voix impérieuse criait à la porte. Des crosses s'aplatissaient lourdement sur les ferrures du loquet, qui résonnèrent.

Une chandelle en main, Mme Ricard accourut, échevelée, en petit jupon.

—Jean, qu'y a t il?

Au même moment l'émigré, comme s'il avait entendu l'appel, entra dans la salle d'auberge.

—Ouvrez, au nom de la République!—criait-on du dehors.

—On t'a dénoncé, Jean! Ils viennent nous arrêter tous les deux!

Et Mme Ricard pâlit très fort, si fort qu'elle s'évanouit.

L'émigré ne bougeait pas; il fixait froidement la porte de l'auberge, sans un geste sans un cri, immobile, indifférent presque.

—Ouvrez!

Jean Ricard avec désespoir tenait la tête dans ses mains tremblantes.

Puis tout-à-coup, il se redressa avec une énergie farouche.

L'émigré le regardait silencieux.

Ricard fit deux pas en arrière, empoigna son fusil, épaula, le coup partit.

Il tira de si près que la balle entra dans le corps avec la bourre.

Le fils Carrousset, sans un cri, s'abattit, les bras étendus.

Alors Jean Ricard alla pousser les verrous.

En armes, des soldats de l'armée révolutionnaire s'engouffrèrent dans l'auberge.

Un officier s'avança.

—Au nom de la République, je t'arrête, citoyen Ricard..... Tu recèles un émigré.

—Je l'ai tué.

Et Ricard montra à terre le cadavre.

Sur le seuil, un homme poussa un cri rauque, plaintif, indéfinissable, et tomba dans la salle comme une masse.

Le groupe des républicains s'écarta.

On vit que le père Carrousset était mort également.

Alors l'officier révolutionnaire se tourna vers Jean Ricard et lui dit, la voix blanche:

—Tu as obéi aux lois en tuant un émigré, tu es un bon patriote.

Et tous sortirent en silence, épouvantés.